

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

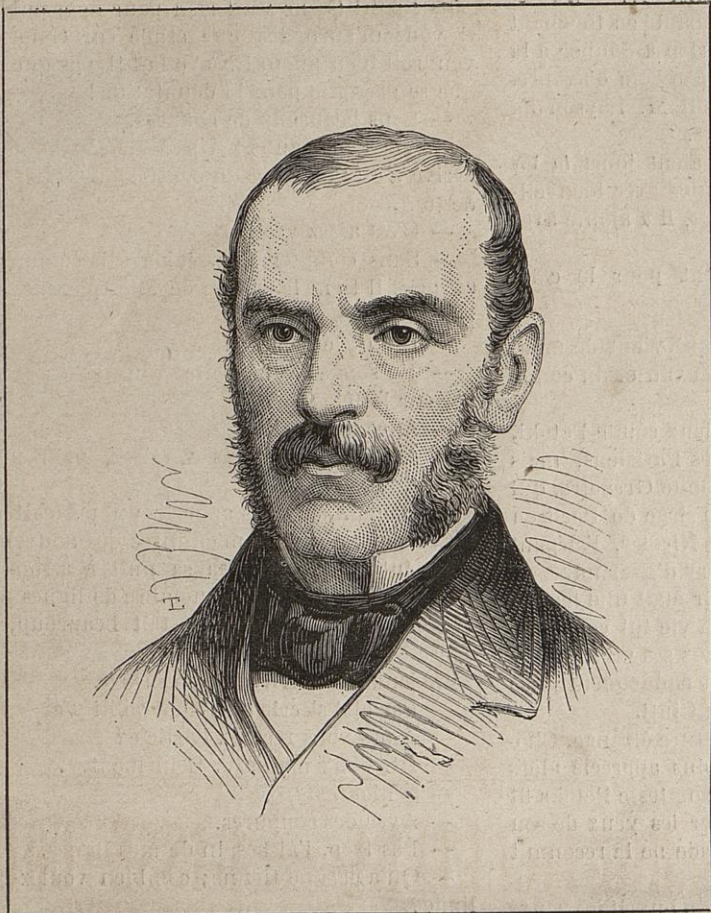
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

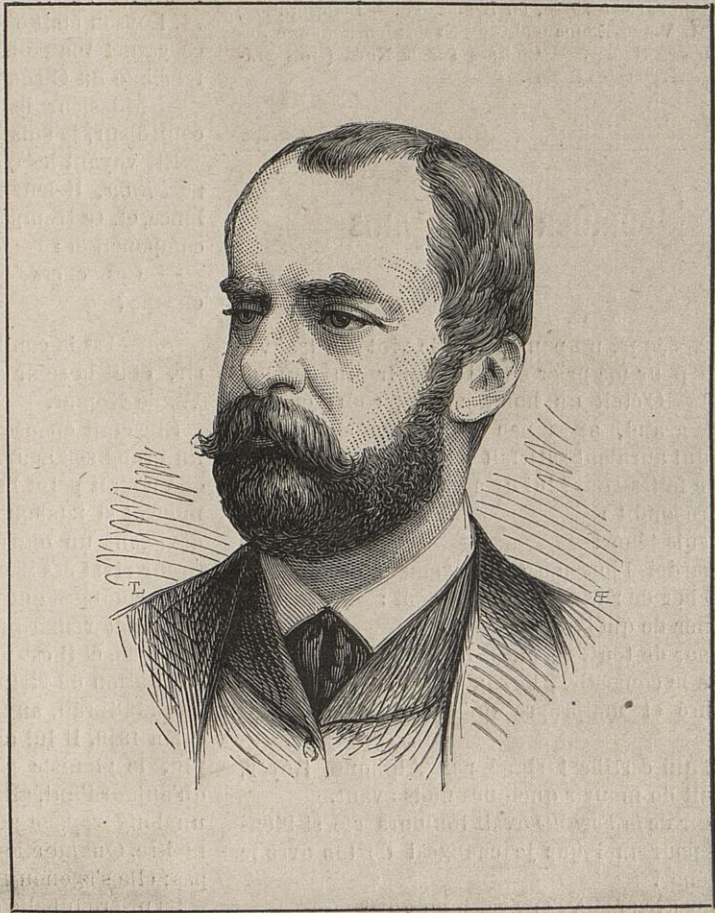
21^e Année. N^o 1045 — 21 Avril 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas
des manuscrits envoyés.

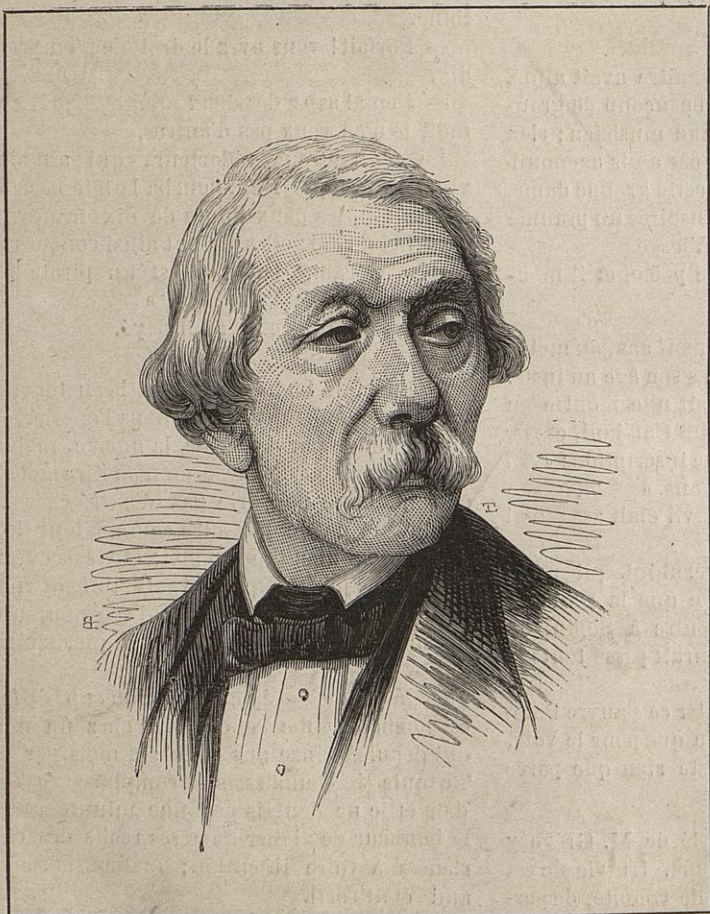
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



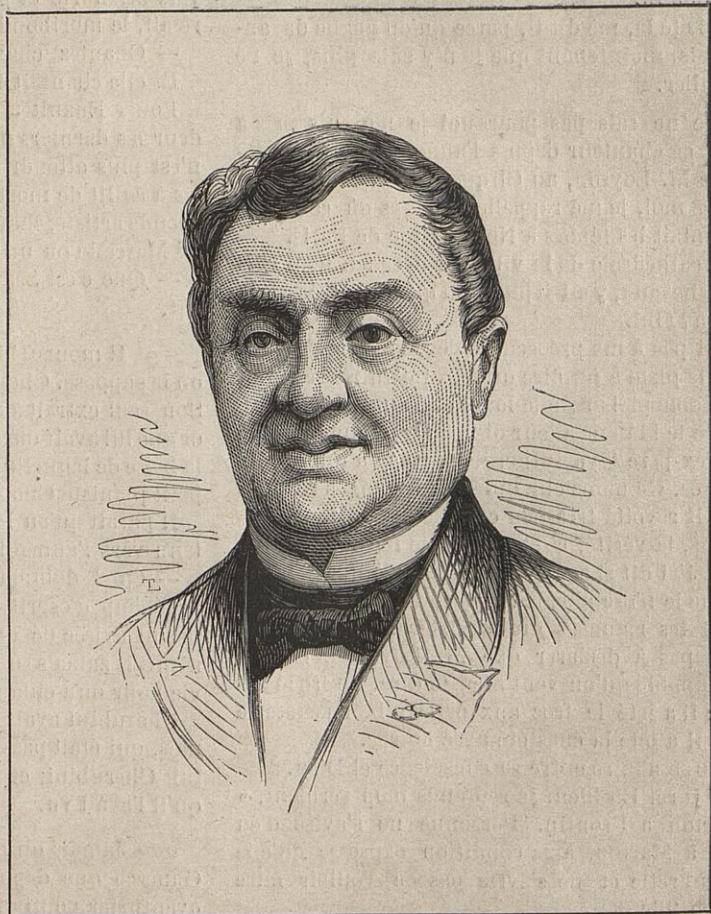
M. le vicomte DARU, décédé.
(Phot. Cremière.)



M. DE BERSOLLE, consul général de France
à Belgrade, décédé. — (Phot. Gêruzet.)



M. PHILITPE JEANRON, peintre, décédé.
(Phot. Mulnier.)



M. J.-B. MADOU, peintre belge, décédé.
(Phot. Dupont.)

LES MORTS DE LA QUINZAINE

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures : M. le vicomte Paul Daru; — M. de Bersolle; — M. Jean-Baptiste Madou; — M. Philippe Jeanron; — L'Exposition internationale de fleurs, à Amsterdam; — Kischeneff; — L'Exposition des beaux-arts, à Naples; — Les Courses en traîneaux sur la Néva. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Dent de Scipion, nouvelle. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Échecs et de Rebus. GRAVURES : M. le vicomte Paul Daru. — M. de Bersolle. — M. Jean-Baptiste Madou. — M. Philippe Jeanron. — Vue générale de l'Exposition des fleurs, à Amsterdam. — *Covivres inattendus* (tableau). — A Kischeneff, quartier-général de l'armée russe, en Bessarabie. — Inauguration, par S. M. Victor-Emmanuel, de l'Exposition générale des beaux-arts, à Naples. — Courses sur la Néva (trois gravures). — Échecs et Rebus.

COURRIER DE PARIS

UN jour, un pauvre diable vint me trouver pour me prier de lui obtenir un emploi. C'était un homme gros, court et rougeaud, assez peu avenant, malgré deux oreilles qui auraient satisfait les plus difficiles.

— Que faites-vous? lui demandai-je.

Il me répondit :

— Je suis ténor.

Je regardai l'homme attentivement et je ne pus m'empêcher de rire. Je lui demandai :

— Ténor de quoi?

— Ténor de tout, répondit-il modestement.

J'allais le congédier, lorsqu'il tira de sa poche un papier usé et malpropre qu'il me présenta avec fierté.

C'était un certificat signé par Alphonse Royer, qui venait de mourir quelques mois avant.

L'auteur de *la Favorite* avait toujours été si bienveillant pour moi que je changeai de ton avec le pauvre ténor.

— Vous avez été à l'Opéra, mon ami?

— Oui, monsieur; ensuite à l'Opéra-Comique et après aux Variétés.

— Ah! Et ensuite?

Le brave homme rougit et m'avoua qu'il avait été chez Séraphin.

— J'ai été là, me dit-il, parce qu'on gagne davantage; mais, maintenant que je n'y suis plus, je ne sais où aller.

Je ne sais pas pourquoi je me suis pris à penser à ce chanteur depuis l'annonce de la conférence de M. Loyson, au Cirque.

Malgré moi, je me rappelle le temps où ce diminué chantait les ténors à Notre-Dame de Paris.

De la cathédrale de la ville par excellence au Cirque des chevaux, y a-t-il plus loin que de l'Opéra chez Séraphin? Oui.

Je n'ai pas à me préoccuper de ce que ce prédicateur de la piste a pu dire ou faire; d'autres se feront un véritable plaisir de le louer et d'autres s'empresseront de le blâmer à leur aise. J'avoue que, dans le cas de l'ex-père Hyacinthe, je ne vois qu'une vanité démesurée. Ce monsieur qui joue les anges révoltés me paraît révolté très-peu et ange pas du tout.

Et puis, la vérité, c'est que ça ne me regarde pas du tout, J'ai dit si souvent combien j'aimais la liberté que je n'ose plus le répéter, de peur d'attirer sur moi les rigueurs du ministère. Pourtant, je n'hésite pas à déclarer que M. Loyson n'est pas aussi coupable qu'on veut bien le dire. Le froc l'ennuyait; il a jeté le froc aux orties; la chasteté le gênait; il a jeté la chasteté avec le froc.

C'est une affaire entre sa conscience et Dieu.

« J'ai juré. Eh bien, je reprends mon serment, » dit Marton à Frontin. Personne ne s'avise d'en vouloir à Marton, à la condition expresse qu'elle reste soubrette et ne s'avise pas de vouloir faire l'honnête fille.

Où le cas de M. Loyson est détestable, c'est lorsqu'il poussé la manie jusqu'à se croire toujours prêtre et qu'il s'en va faire un sermon dans les écuries de Franconi, ayant sur le dos une cocasserie qui

n'est pas une redingote et qui affecte des airs de soutane.

On ne sait plus ce qu'il est, ce bon Hyacinthe.

C'est un prêcheur qui n'est plus prédicateur.

C'est un prêtre qui a une femme.

C'est un mari qui a une soutane.

Comment arranger tout cela?

Ni homme ni prêtre, c'est donc un Auvergnat? dirait Philippe Gilles; mais c'est M. Rouher qui ne serait pas content!

On raconte que la séance de M. Loyson a rapporté 11,000 francs; c'est une bonne nouvelle pour les pauvres qui vont toucher 1,100 francs. M. Loyson était d'autant plus enchanté en touchant ce casuel inespéré, qu'il n'avait rien à donner à la fabrique du Cirque, qu'un loyer convenu d'avance.

Monsieur le sacristain, a dit M. Loyson au contrôleur, je suis content de vous.

Et, voyant les enfants qui venaient jouer *la Vie parisienne*, il leur a tapoté les joues avec bienveillance, et, se trompant sur l'endroit, il a ajouté avec componction :

— Ces chers enfants viennent pour le catéchisme?

M^{me} la comtesse Potoka, qui vient de mourir, était la sœur de M^{me} de Beauvau et du comte W. de Komar.

Elle était épouse dévouée du vieux comte Potoki, un grand seigneur fort connu des Parisiens, mais elle n'était point la mère ni du comte Grégoire, qui mourut si fatalement pendant le siège de Paris en dévissant un obus, ni du comte Nicolas, l'élégant tireur rival des Saucède et des Féry d'Escland.

La comtesse qui vient de mourir était une femme vraiment remarquable. Toute sa vie fut consacrée aux arts, et il est probable que sans ses millions, sa réputation de virtuose eût fait une rude concurrence aux Malibran, aux Sontag et aux Cinti.

En 1849, il lui arriva une aventure étrange. Chopin, le pianiste poète, bien moins apprécié alors qu'aujourd'hui, allait mourir. La comtesse Potoka fit un long voyage pour aller fermer les yeux de son maître. Quand elle arriva, le malade ne la reconnut pas; elle s'agenouilla et pria.

La prière fut-elle exaucée? Chopin ouvrit les yeux, et, après l'avoir longtemps regardée, la reconnut enfin.

— Chantez, lui dit-il, chantez.

La patricienne se mit au piano et chanta d'une voix attendrie et pleine de larmes; quand elle s'arrêta, le moribond lui répétait :

— Chantez, chantez encore.

Et elle chantait tout ce que le maître avait aimé.

Louis Enault a raconté avec beaucoup de grandeur les derniers moments du grand musicien; rien n'est plus attendrissant que tous ces amis agenouillés à ce lit de mort pendant que cette grande dame, grande artiste, chante d'une voix inspirée un psaume de Marcello ou un cantique à la Vierge.

— Que c'est beau! murmura le poète, et il mourut.

Il mourut! il avait trente-neuf ans, du moins on le suppose. Chopin ne savait pas son âge au juste. Son seul extrait de naissance était une montre en or que lui avait offerte la célèbre M^{me} Catalani, et sur la boîte de laquelle se trouvait cette inscription: « Au petit pianiste Chopin, âgé de dix ans. »

Il paraît qu'en Pologne, l'état civil était assez mal tenu vers l'année 1807.

— Quel dommaze! disait Cherubini qui avait beaucoup d'esprit, quel dommaze que la Catalani se soit avisée de donner cette montre à Sopin, on n'aurait jamais su son âge, et il aurait passé toute sa vie pour un enfant prodige!

Cherubini avait tort de plaisanter ce pauvre Polonais, qui était passé par Paris rien que pour le voir, lui Cherubini, et qui y était resté rien que parce qu'il l'avait vu.

Jamais on n'avait tant parlé de M. Grégory Ganesco que depuis qu'il est mort. La vie de cet aventurier politique qui, à force de volonté, de persévérance, d'activité, avait fini par conquérir une place au soleil, fourmille d'anecdotes et, par le temps qui court, chacun prend des anecdotes où il en trouve.

En voici une dont Ganesco n'est que le prétexte :

Il y a quelques années, un auteur dramatique, qui a eu de grands succès depuis, logeait le diable en sa bourse.

Ne sachant à quelle porte frapper, il se rappela qu'il était du parti avancé et alla frapper à la porte du journal qui était alors le principal organe de son parti.

Il fut très-affablement reçu par le directeur de la feuille avancée, qui était déjà un personnage.

— Soyez le bienvenu, dit l'homme politique; que m'apportez-vous?

— Une étude sur Shakespeare.

— Peuh! Ça ne vaut rien pour mon public; ah! si vous m'apportiez une étude sur Ganesco, cela vaudrait bien mieux! Ne voilà-t-il pas que ce Vala-que se présente pour la députation!

— Sans beaucoup de chances.

— Vous plaisantez! Un Moldo-Valaque qui est arrivé à être membre du conseil général est capable de tout.

— C'est assez vrai.

— Sans compter que, je ne sais comment il s'y est pris, il tient le canton de Montmorency dans sa poche.

— Il faut le démolir.

— J'y songe; vous sentez-vous la force de lui taper sur la tête?

— Avec un maillet?

— Avec ce que vous voudrez, pourvu que ça écrase.

— Demain, je vous apporte un portrait complet du bonhomme; vous m'en direz des nouvelles.

Le futur auteur passa sa nuit à assommer Ganesco avec le plus grand nombre de lignes possible; le nombre de lignes importait beaucoup, et pour cause.

Le lendemain il va lire son étude.

— Parfait! s'écrie l'homme politique.

— Alors vous recevez l'article?

— Des deux mains... Seulement...

— Seulement?

— Avec des coupures.

— Pas trop, j'ai besoin de mes lignes.

— Qu'à cela ne tienne; combien voulez-vous par ligne?

— Ce que vous payez d'ordinaire.

— Cinq sous.

— Soit.

— Mais comme je veux couper à mon aise, au lieu de cinq sous, je vous donnerai dix francs par ligne.

— Parfait! vous avez le droit de n'en prendre que dix.

— J'en ai assez des deux premières; elles me suffisent, je n'en veux pas d'autres.

Le malheureux rédacteur, qui aimait mieux vingt francs que rien, courba la tête et accepta. Le lendemain, les deux lignes de dix francs parurent dans le journal; elles étaient ainsi conçues :

« M. Grégory Ganesco est un pirate kourmans qui écume le lac d'Enghien. »

Vingt francs! c'était bien payé.

Je vois bien que j'aurai beau tourner et retourner sept fois ma plume dans l'encrier, il faudra que je finisse par parler de la guerre, malgré le désir bien arrêté que j'avais de n'en dire mot. Comme, en somme, on ne parle pas d'autre chose, j'aurais grand tort de ne pas faire comme tout le monde. Malheureusement pour moi, et très-heureusement pour vous, je ne comprends absolument rien à cette maudite question d'Orient qui me poursuit depuis ma naissance. Plus on me l'explique, moins j'y entends.

Comme il me répugnait beaucoup de faire cette confidence, je me rendis hier chez un mien ami, qui depuis quinze ans passe six mois par année en Turquie. Je connaissais sa complaisance de longue date et je ne doutais pas une minute que j'aurais le bonheur de glaner dans ses récits des choses curieuses à votre intention; malheureusement mon ami était sorti.

En rentrant chez moi, je me pris à penser qu'on avait dit bien souvent que les livres étaient des amis sûrs et fidèles. Je me mis à chercher dans ma collection de voyages en Turquie, laquelle com-

mence à Tavernier, le véridique voyageur de 1760, et finit à M. de Lamartine, le poétique auteur du *Nouveau voyage en Orient*.

J'avoue qu'à la lecture du livre de l'illustre conseiller du peuple, je me sentis pris pour les Osmanlis d'une véritable sympathie.

Quel pays! quel peuple!

A chaque page on voit éclater l'admiration la plus sincère pour le ciel, la terre et la mer; l'estime la plus complète pour les Turcs en général et les fonctionnaires en particulier. La vérité, c'est que l'Orient, sous la plume de Lamartine, est cent fois plus étonnant et plus admirable que l'Orient des contes et des *Mille et une Nuits*.

Un chapitre surtout m'avait donné fort à réfléchir, celui où l'auteur du *Lac* est admis à assister aux examens de l'école d'état-major, examens qui durent trois jours sous la présidence de l'empereur lui-même.

Oh! que notre école d'application est distancée par ces jeunes musulmans qui parlent couramment toutes les langues européennes, sont les cavaliers les plus accomplis du monde, ce qui ne serait rien s'ils n'étaient des mathématiciens capables de rendre des points à Newton et à Pascal lui-même qui, suivant l'expression archaïque de des Réaux, « était, à l'âge de seize ans, l'homme de France le plus né aux machines de mathématiques, à ce point qu'il stonna un savant Suédois. »

Les examens dont parle le poète commencent à l'exercice du soldat et finissent aux expériences les plus difficiles et aux problèmes les plus ardu.

Autour du palais de l'état-major, une armée qui réunit la plus belle cavalerie du monde, l'artillerie la plus savante, l'infanterie la plus solide et la mieux tenue, assiste d'un air paternel mais sévère aux débuts des jeunes officiers.

J'en étais là, lorsque mon ami le demi-Turc, sachant que je l'avais été voir, vint me rendre visite.

Nous causâmes Turquie, et je lui fis lire le beau chapitre du *Nouveau voyage en Orient* dont je viens de parler.

Mon ami sourit et parla ainsi :

— En Turquie, tout est possible; on tombe d'étonnement en étonnement; tout y arrive, tout, excepté ce que raconte là ce cher poète que j'aime tant.

Je connais peu l'armée, mais j'ai pourtant eu quelques occasions de l'étudier.

A mon premier voyage à Constantinople, j'avais mes poches pleines de lettres de recommandation, une notamment pour un ancien élève de Sainte-Barbe, qui était devenu ministre de je ne sais quoi. Je me rendis à son palais, où l'on m'apprit qu'il était au conseil chez le grand-vizir. Je m'y rendis, croyant qu'il me serait facile de lui faire passer ma lettre. Que je me trompais!

Après avoir parlementé deux heures, j'appris qu'on ne pouvait rien faire parvenir à un ministre sans l'intervention d'un colonel de la Porte. M'armant d'audace, je demandai où était le colonel de la Porte; on m'enseigna un fonctionnaire qui pouvait me guider vers lui. Tout ce que je savais de turc pour me faire comprendre, c'était de mettre une pièce de cinq francs dans ma main et de la montrer avec ostentation. Ça me réussissait toujours.

Le fonctionnaire me conduisit dans une cour, où je me trouvai en face d'un grand gaillard, pieds nus et absolument déguenillé.

— Que veux-tu? me demanda ce dernier en italien.

— Faire remettre ça au ministre un tel.

— C'est quinze francs.

— Pardon, m'écriai-je; celui-ci m'a demandé cent sous, toi tu me réclames quinze francs; qu'exigera donc S. E. M. le colonel de la Porte?

Le grand gas déguenillé me répondit :

— Le colonel, c'est moi.

Il prit ma lettre et mes quinze francs, et jamais de ma vie je n'ai entendu parler ni de lui ni de l'autre.

Exception, mon cher.

— Allons donc! L'année d'après, je me trouvais

dans un port de mer assez important, à quarante lieues de la capitale. Je m'y ennuyais, fallait voir! Heureusement, j'avais une lettre d'introduction pour un haut personnage, l'amiral X..., qui, m'avait-on dit, vivait à l'européenne et aimait beaucoup les Français.

Je me rendis à sa maison, et là je pus constater avec bonheur que l'accès était facile. Un officier me dit que l'amiral était sorti, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer, et que si je voulais attendre et me rafraîchir, son maître serait heureux de me voir.

Je remerciai et je me retirai en annonçant mon retour prochain.

Pour user le temps, je visitai la ville, peu curieuse d'ailleurs; le hasard me conduisit au marché.

La première tête qui attira mon attention fut celle d'un vieillard superbe. Sa longue barbe blanche tombait jusqu'à une ceinture de soie qui, toute fanée qu'elle était, semblait extrêmement humiliée de serrer les plis d'une robe noire luisante et grasseuse. Le turban faisait assaut de malpropreté avec la robe, et les mains paraissaient défier la robe et le turban.

Deux gamins en lambeaux suivaient le bon musulman qui s'arrêtait devant les melons, les flairait, les soupesait et les remettait à leur place sans prononcer une parole.

Enfin, il en rencontra un à sa fantaisie et en demanda le prix. Le marchand dit un prix que je n'entendis pas. Tout à coup, le vieillard parut éprouver une violente colère, appela le marchand voleur, scélérat, et promit de tirer de sa cupidité une vengeance éclatante.

Le pauvre diable s'excusa de son mieux et finit par offrir le melon pour rien.

— Pour qui me prend-il, ce bandit! s'écria le vénérable acheteur; pour un voleur de son espèce sans doute?

Le marchand devint si suppliant, si humble, que l'homme à la barbe finit par s'adoucir; il finit même par prendre son couteau et il coupa trois côtes, en passa une à chacun des gamins et mangea l'autre. Ceci fait, il jeta le reste dans la rue en disant :

— Tiens, voilà le cas que j'en fais de ton melon; je n'en voudrais pas pour rien; mais qu'une autre fois cela ne t'arrive plus.

Un peu plus loin, le bon musulman choisit trois cordes d'oignons qu'il donna à porter à l'aîné des enfants, et il en demanda le prix. Le marchand d'oignons, plus rusé que son compère, ou ayant l'avantage de connaître son irascible client, répondit :

— Le prix est celui que la générosité de Votre Seigneurie voudra bien m'octroyer.

Le vieillard fit une vilaine grimace et jeta une infime monnaie au marchand d'oignons, qui se confondit en remerciements.

Le domestique-officier que j'avais vu quelques instants avant chez l'amiral vint à passer, et mon étonnement fut grand de le voir saluer avec un respect très-grand mon voleur de melon, qui le regarda sans daigner lui rendre son salut.

— Vous connaissez ce vieux brigand? demandai-je à l'officier-domestique, qui, m'ayant reconnu à son tour, venait vers moi en souriant.

— Si je le connais! fit-il stupéfait, si je le connais! Mais c'est l'amiral X...

Mon cher ami, voilà toute la Turquie.

Qui s'est trompé dans tout cela? Est-ce mon ami? est-ce M. de Lamartine? — Tous les deux, je pense.

Un préfet prudent.

Depuis l'attentat commis sur M. le préfet de la Drôme, par un individu qu'on n'avait pas voulu placer, les autres préfets ne laissent pas que de réfléchir un peu.

L'administration a ses martyrs tout comme l'armée, les missions ou la science; il n'était pas rare de voir, pendant les mauvais jours, des préfets à qui l'on faisait de fort mauvais partis, mais jamais, au grand jamais, un instituteur destitué ne s'était porté à un acte aussi criminel.

Un préfet voisin a compris la gravité de la situation et il a fait publier l'avis suivant ou à peu près :

« Depuis un an je n'ai pu disposer que d'un bureau de tabac rapportant la faible somme de cent

vingt-cinq francs par an; or, j'ai reçu cinq cents demandes qui ont été scrupuleusement examinées, et mille qui ne le sont pas encore.

« On prévient les pétitionnaires qu'il y aurait une certaine imprudence à espérer, plus que de raison, la réalisation de leur rêve. »

Voici une belle idée.

La Société de médecine pratique vient d'inaugurer une école pour les gardes-malades.

A Paris, où l'on trouve tout avec de l'argent, il est fort difficile de trouver une garde-malade.

Il y a bien des religieuses, bonnes et excellentes créatures, qui s'entendent merveilleusement à veiller auprès des malades; mais, outre que le nombre n'en est pas très-grand, elles ne vont pas chez tout le monde; et bien des gens faibles, peu croyants ou d'une religion différente, ne sont pas enchantés d'avoir à leur chevet ces pâles filles du ciel qui égrenent silencieusement leur chapelet.

Il y a encore avec ces femmes de charité un inconvénient sérieux, les malades n'ont pas la liberté nécessaire, le costume leur en impose, et l'on n'ose pas réclamer d'une religieuse certains soins qu'on demanderait sans scrupule à une femme ordinaire.

Il y a des bureaux où l'on procure des gardes, et parfois on y rencontre de braves créatures, bonnes, sobres, intelligentes et dévouées. Parfois aussi, et je n'oserais pas dire le plus souvent, parce que je pourrais bien être malade un de ces jours, on y rencontre cette vieille drôlesse que Grassot a rendue célèbre au Palais-Royal.

Le docteur Duchossoy a exprimé l'utilité d'une institution qui fonctionne déjà en Prusse et en Amérique.

Les cours vont commencer à la mairie du sixième arrondissement. On donnera aux femmes de bonne volonté les notions suffisantes pour soigner les malades.

La grande difficulté, les docteurs y ont-ils pensé? c'est de leur enseigner tout d'abord :

A ne boire ni vin ni eau-de-vie;

A ne pas voler le sucre;

A ne pas emporter les sangsues, sous prétexte qu'elles ne mordent pas;

A ne pas boire le bouillon du malade;

A ne pas s'endormir sous prétexte que le malade est si bas que ça n'est pas la peine de se priver de sommeil.

Leur apprendre surtout à ne pas donner des consolations douteuses comme celles-ci :

— Hélas! mon Dieu! je me meurs.

— Taisez-vous donc avec vos bêtises.

— Je meurs, je le sens.

— Quel âge que vous avez?

— Soixante-dix ans.

— Ah! dame! il y en a de plus jeunes que vous qui la sautent tout de même.

Les médecins arriveront-ils à ces minces résultats? Je n'ai pas confiance.

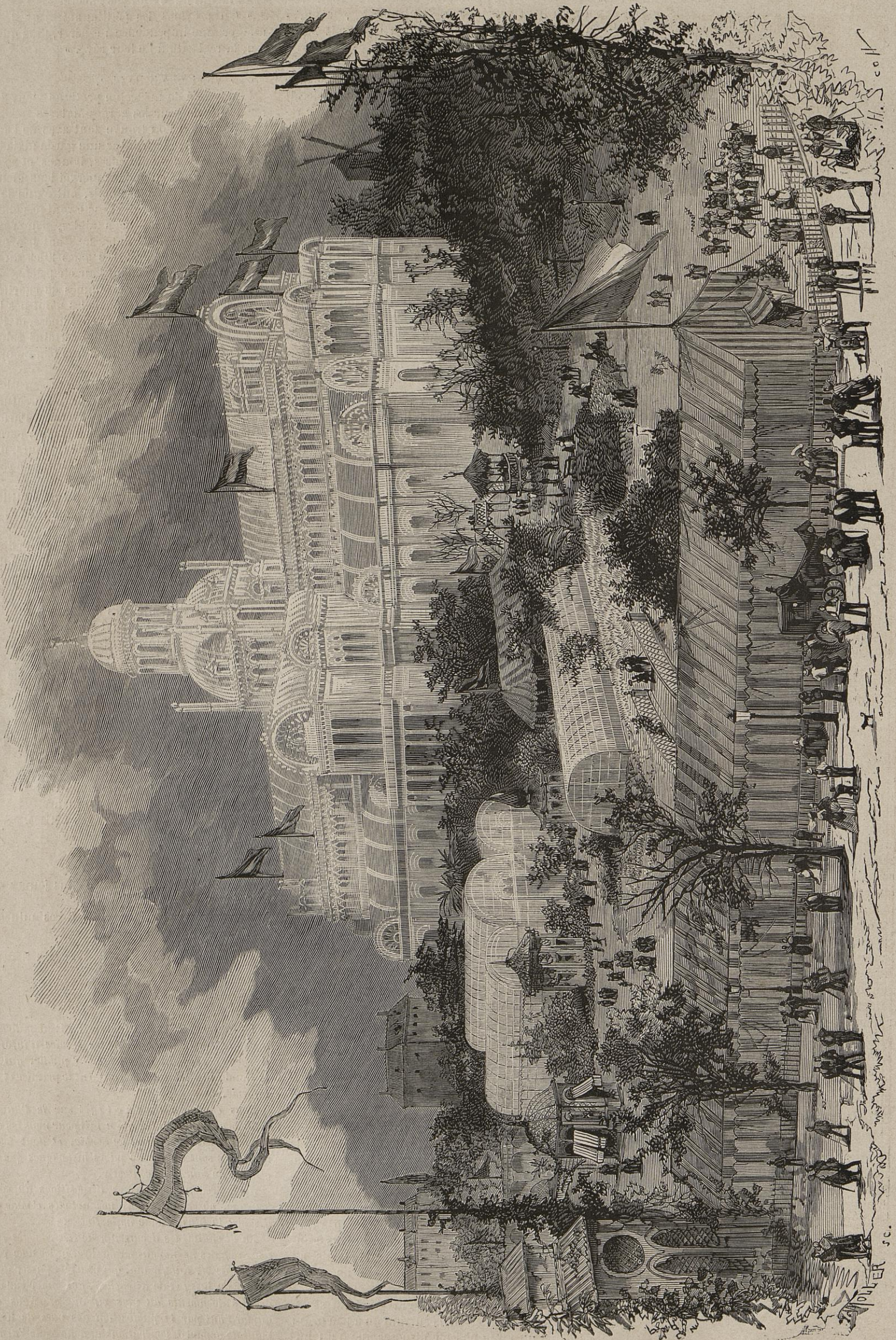
JULES NORIAC.

La guerre étant malheureusement imminente, nous avons le devoir d'assurer notre service d'informations, de façon à répondre à l'attente du public, qui sait que le Monde illustré est généralement le premier et le mieux informé.

Nous envoyons donc à cet effet sur le Danube notre collaborateur, M. Dick, qui a fait pour nous les dernières campagnes d'Espagne et de Serbie, et dont les croquis militaires sont autant de pages historiques que les bellégerants ne sauraient contester.

Nous prenons les mêmes dispositions du côté de la Turquie, observant, dans nos articles comme dans nos dessins, la plus grande impartialité.

En attendant les documents de nos envoyés spéciaux, nous sommes néanmoins en mesure, grâce aux communications de M. Kauffmann, qui vient de passer deux mois autour de Jassy et de Kischeneff, de donner sur ces parages des documents du plus vif intérêt. Nous débutons aujourd'hui par la publication des vues de Kischeneff, point de départ des opérations annoncées de l'armée russe que nous suivrons pas à pas.



HOLLANDE. — Amsterdam. — Vue générale de l'Exposition des fleurs. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Henry Havard, notre correspondant.)

rapports, elle est toujours restée au premier rang au point de vue artistique.

Aussi la presse étrangère est largement représentée ici par les journaux artistiques et illustrés qui ont des correspondants spéciaux, voire même par des journaux politiques.

L'exposition ancienne commence par les peintures du quatrième siècle (école napolitaine), et marche jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Tiziano, Michel-Angelo, Tintoretto, Salvator Rosa, Spagnoletto, Raffaello, Carocci et tant d'autres peintres y sont représentés par plusieurs tableaux d'une valeur inappréciable.

A côté de la peinture, il y a toute l'industrie artistique italienne, soit en faïences, en porcelaines, soit en étoffes, soit en bois sculpté ou découpé, en nacre, en ivoire, avec des miniatures, des émaux, etc. Il y a des pendules de l'ancienne fabrique de porcelaine de Capodimonte qui ont été évaluées 100,000 francs; il n'en existe plus qu'une dizaine dans le monde entier; il y a aussi un service de table en porcelaine sculptée, de la même fabrique, qui appartenait jadis au roi Charles III et, aujourd'hui, appartient au prince de Gerace, que les amateurs estiment une centaine de mille francs.

En dehors de cela, quatre collectionneurs passionnés de ces antiquités, MM. le prince de Sotriano Filangieri, le duc de Martine Sangro, Tesorone et Sembon, ont permis au public d'admirer leurs trésors, qui occupent quatre salons de l'Exposition. Le premier expose une collection d'armes et d'armures des plus curieuses et des plus considérables, avec beaucoup d'autres raretés. La salle de M. Sembon renferme une chambre à coucher du seizième siècle, extrêmement complète, depuis le lit jusqu'aux moindres accessoires d'usage habituel à cette époque.

L'exposition moderne est divisée en peinture, sculpture, architecture et industrie artistique; partout des choses très-remarquables, qui montrent combien les arts sont en progrès.

Nous reviendrons sur cette catégorie.

Aujourd'hui, le *Monde illustré*, qui tient à montrer qu'il est partout où se porte l'intérêt artistique, publie un croquis de son artiste spécial à Naples, M. Guisti; ce croquis représente le roi Victor-Emmanuel quittant le palais de l'Exposition après l'inauguration; la voiture est déjà dans la rue, vis-à-vis du palais, où il reçoit les honneurs des troupes, qui attendaient sa sortie.

Il est regrettable que des bruits de guerre viennent troubler ces fêtes des arts, si profitables à la civilisation universelle. — NICOLAS LARZARO.

Les Courses en traîneaux sur la Néva

DE toutes les scènes si typiques et si caractéristiques de la vie russe, il en est peu d'aussi curieuses et d'aussi intéressantes que les courses en traîneaux sur les glaces de la Néva; il sera curieux de les représenter au *Monde illustré*, au moment même où les courses de la belle prairie de Longchamp attirent, chaque dimanche, tant de Parisiens.

Entre le palais d'hiver, résidence du czar, la Bourse, l'Académie et l'Université, coulent les eaux profondes de la Néva, lesquelles, durant l'hiver, ne forment qu'une seule et vaste vallée, coupée par des chaussées, éclairée par des lanternes, animée par une foule de traîneaux et de promeneurs, et surtout par les courses au trot. Sur l'emplacement qui s'étend entre le quai de la Cour et la Bourse, tout près du pont de la Cour, et pour ainsi dire sous les fenêtres du czar, on construit chaque hiver un cirque en forme de parallélogramme, entouré de tribunes, de boutiques et d'une foule de baraques. C'est là que chaque dimanche, de une heure à quatre heures, ont lieu les courses de trotteurs. Ces chevaux, provenant des meilleurs haras de la Russie, sont pour la plupart d'un très-grand prix (1,000 à 2,000 et même à 3,000 roubles) et d'une rare beauté. Ils sont attelés à de petits traîneaux légers pouvant seulement contenir le conducteur. Ces excellents trotteurs sont spécialement dressés pour ces courses, et leur mérite consiste, non-seulement à marcher très-vite, mais surtout à ne jamais quitter l'allure du trot pour le galop, car le cheval qui a galopé quelques instants seulement est rayé de la course. Ce sont de grands propriétaires, de riches marchands, d'opulents chefs de bazars qui font ainsi courir leurs chevaux et qui engagent de grosses sommes sur les têtes de leurs animaux favoris. Dans ces courses, il

y a les prix de l'empereur, de la famille impériale, de l'administration des haras, etc.

La seconde partie de ces courses est consacrée aux courses en troïkas ou traîneaux à trois chevaux. Le cheval du milieu, qui est attelé entre les deux brancards et est le plus vigoureux, doit toujours conserver le trot, tandis que les autres galopent constamment. Pour ces troïkas de course, de chasse, de manœuvre, il existe une race spéciale de chevaux légers et nerveux, moins précieux que les trotteurs Orlof, mais doués cependant d'une ardeur infatigable. Notre dessinateur nous représente une troïka attelée de trois coursiers présentant le même type que les chevaux cosaques, la crinière tressée, la tête relevée, le cou allongé et les oreilles en arrière comme pour mieux fendre l'air. Ces troïkas sont employées pour voyager dans les contrées intérieures de la Russie qui ne sont pas encore dotées de chemins de fer. Pendant la saison des grandes manœuvres, l'empereur et sa suite se servent également de la troïka pour parcourir en peu de temps d'énormes distances. En hiver, il est d'usage, dans la haute société, de monter en troïka après le bal ou le théâtre et d'accomplir à minuit, et même plus tard, de longues excursions à travers la campagne recouverte de neige, passe-temps auquel on ne saurait refuser un caractère original et même un peu boréal. — DE TRÈVES.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXVIII

LA CHANSON DU FER

(A PROPOS DE LA GUERRE D'ORIENT)

Le Fer est placé sur l'enclume,
Et pour son labeur journalier,
Déjà le forgeron allume
Le feu rouge de l'atelier;
Puis l'ouvrier joyeux commence
La chanson qu'il dit en cadence,
Au bruit du marteau régulier :

« — O Fer! tu possèdes une âme,
« Car j'entends souvent ton sanglot!
« Quand tu sortiras de la flamme,
« Ici-bas, quel sera ton lot?... »
— Forgeron! que ma voix réponde!
Tu forges le malheur du monde...
La guerre éclatera bientôt!

« — O Fer! une moisson parue,
« D'un pays solde la rançon :
« Te mettra-t-on à la charrue
« Comme soc ou comme étançon?... »
— Forgeron! l'erreur est vulgaire.
Tu forges la faux de la guerre,
Qui détruira toute moisson!

« — O Fer! seras-tu la croix sainte,
« Où Dieu saigne éternellement,
« Que les mères folles de crainte
« N'imploront jamais vainement?... »
— Forgeron! pourquoi ces chimères?
Tu forges les larmes des mères
Qui prieront le ciel inclément!

« — O Fer! sois clocher de village!
« Le temps est clair, l'air embaumé...
« Tu chanteras dans un nuage
« Le doux retour du mois de mai!... »
— Forgeron! l'Orient frissonne!
Tu forges le ba-tant qui sonne
Le long tocsin de l'opprimé!

« — O Fer! sois le marteau qui brise
« Les durs liens, qu'ils ont soufferts,
« Ces innocents qu'on tyrannise
« Dans les cachots de l'univers!... »
— Forgeron! le Turc a ses haines.
Tu forges les pesantes chaînes
Dont les chrétiens seront couverts!

« — O Fer! tu serviras sans doute
« Au savant qui trace un chemin,
« Pour faire une nouvelle route
« Ouverte à tout le genre humain!... »
— Forgeron! le hasard est maître.
Tu forges le boulet, peut-être,
Qui tuera ce savant demain!

« — O Fer! dans sa bonté profonde,
« Dieu te garde un destin bien beau :
« Au nouveau-né qui vient au monde,
« Tu pourras servir de berceau!... »
— Forgeron! la bataille est proche,
Hélas! tu forges la pioche
Qui creusera plus d'un tombeau!

ALBERT DELPIT.

Chailly, 18 avril 1877.

COURRIER DU PALAIS

Les valeurs à lots. — Que deviennent les joueurs? — Un souvenir du comédien-auteur Dancourt. — Une dame russe et une caissière. — Un titre de l'emprunt russe. — Le numéro sort. — Au profit de qui? — 250,000 fr. qui tombent de la roue. — Procès correctionnel. — Les bouts de papier. — Une idée arabe. — Le mobile d'un assassinat. — Quand une épouse coûte trop cher. — Tartuffe avec antécédents judiciaires. — La corde du repentir. — Un rôle difficile à soutenir.

LES valeurs à lots, — pardon! c'est la formule consacrée, — les valeurs à lots, dis-je, acquièrent une importance désolante. Depuis longtemps, bien longtemps, il n'y a plus de loteries; les roulettes, les trente-et-quarante proscrits de Paris, réfugiés et traqués en Allemagne, n'existent plus; pour trouver un *casino*, mot qui, probablement, signifie *roulette* en latin, il faut aller à Monaco ou à Saxon-les-Bains, dans le Valais. Que devient le jeu et que deviennent les joueurs, surtout? Ils ont les cercles, où l'argent roule avec une incroyable facilité, si nous nous en rapportons aux choses que l'on entend dire en cour d'assises et devant la police correctionnelle. Les joueurs parient aux courses; mais la jurisprudence leur a successivement supprimé les paris mutuels, les poules, les paris à la cote; ils se réfugient dans certains cafés, où, malgré les scrupules bien justifiés des patrons, on trouve des garçons complaisants qui, à une certaine heure, et dans certaines encoignures, laissent tailler un petit *bac*, ou un petit *lansq*...

Mais le secret? Il est bien mal gardé, heureusement; nous en avons tous les jours la preuve dans les accidents et même dans les incidents judiciaires. Je vous affirme que c'est au palais de justice que l'on retrouvera le plus grand nombre des documents destinés à refaire l'histoire de ce siècle, mœurs, coutumes, écarts d'imagination, etc. Mais quand il s'agira du jeu et des joueurs, les révélations seront-elles bien originales? Il se trouvera quelque poète comique pour refaire l'à-propos comédie intitulé : *le Désespoir des joueuses*, de ce trop spirituel Dancourt. Et pourquoi refaire ce qui est si bien fait? La marquise, l'abbé, la comtesse, le petit caissier, qui a perdu l'argent de sa caisse, inventeront-ils quelque chose de mieux que ce que Dancourt leur a soufflé? On jouera sur les toits, on jouera dans les maisons en construction, on jouera sur un bateau partant de Charenton pour arriver à Saint-Cloud.

A moins, cependant, qu'ils ne placent leurs fonds dans les valeurs à lots.

C'est le jeu des pères de famille, des époux prudents, des mères tutrices scrupuleuses; l'aléa existe; on en a toutes les émotions au moins une fois par tirage, et l'on joue avec autorisation et approbation du gouvernement et de la morale publique. Il n'y a qu'un danger, c'est que l'incertitude dure trop longtemps; le numéro de votre titre n'est pas sorti au premier tirage, ni au second, ni au troisième; la fièvre se calme, l'émotion s'use, et l'on arrive à ne plus regarder son titre que comme une propriété portant intérêts; la surprise, en cela comme en toutes choses, est pour celui qui n'y croit plus. Ce résumé, qui en apparence peut paraître une naïveté à la *Calino*, est cependant d'une philosophie profonde, je vous en avertis!

Une honorable dame, qui a son domicile à Moscou, M^{me} de Stchoukine, est une intrépide touriste. Quand on voyage toujours, on ne vient pas à Paris; mais, nécessairement, on y passe, et, à Paris, je ne sais pourquoi on a toujours besoin d'argent. M^{me} de Stchoukine, en 1873, emprunta 500 francs à M^{lle} Dubouchet, la caissière de l'hôtel Byron, qui, depuis.... Mais n'anticipons pas! La dame russe avait une obligation du premier emprunt d'État de son pays, et cette obli-



Vue générale de Kischeneff, prise du côté ouest. — (Dessin de M. Clerget.)



Le vieux Bazar. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



Place aux Foins et Prison. — (Dessin de M. Féral.)



Les Écuries du grand-duc Nicolas. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



Hôtel Katarjé, habité par le grand-duc Nicolas. — (Dessin de M. Clerget.)

LA GUERRE. — A Kischeneff, quartier général de l'armée russe en Bessarabie. — (Croquis de M. Kauffmann, notre correspondant.)

gation passa dans les mains de M^{lle} Dubouchet, sous quelles conditions? J'offrirais bien de parier que ces deux dames se trouveraient aujourd'hui dans un parfait accord sur ce point, si ce titre de l'emprunt russe n'était pas une valeur à lots et s'il n'était pas sorti au dernier tirage; mais il est sorti, mais il a gagné la prime de 250,000 francs, ce qui est bien fait pour jeter quelque trouble dans les souvenirs des deux contractantes. M^{me} de Stchoukine se rappelle parfaitement qu'elle n'a donné son titre à sa bonne amie la caissière que comme garantie de la somme qu'elle lui empruntait; le remboursement des 500 francs devant amener la restitution du titre, du même titre, avec son numéro déterminé. M^{lle} Dubouchet se souvient, de son côté, et non moins parfaitement, que la comtesse russe lui a donné le titre en paiement définitif des 500 francs qu'elle lui devait. Ce diable de numéro avait bien besoin de sortir, en vérité, pour semer ainsi pour 250,000 francs d'aigreur entre ces dames! M^{lle} Céline Dubouchet n'est plus caissière, elle est rentière, car elle s'est empressée d'aller toucher sa prime; M^{me} Olga de Stchoukine l'a assignée directement devant le tribunal correctionnel, pour abus de confiance, et concluant, en qualité de partie civile, à la remise du titre et surtout des 250,000 francs. Alors c'est un assaut de bouts de papier: acte sous seing privé, signé de la dame russe, dans lequel la caissière s'engage à remettre le titre contre remboursement de 500 francs, mais à la condition que ce remboursement aura lieu à telle date, — laquellé date est depuis longtemps passée.

Autre petit papier de l'écriture de la caissière, laquelle s'engage, — et sans autres conditions, — à remettre le titre contre remboursement de son avance.

Mais M^{me} de Stchoukine prétend que son nom, sur le premier papier, n'est pas le moins du monde une signature, mais seulement une indication. Une adresse écrite à la hâte au moment du départ; M^{lle} Dubouchet a pu écrire au-dessus ce qu'elle a voulu.

Mais la caissière, devenue rentière, soutient que le second bout de papier serait encore plus suspect; il n'est ni daté ni signé, et, pour une bonne raison, c'est que M^{me} Stchoukine, en laissant exister la promesse pure et simple qu'elle invoque, a pu déchirer le bas de la feuille contenant la condition restrictive, la signature et la date. Le procès arrivait ainsi forcément à un abus de blanc seing, à une accusation de faux — qui sait!

Mais enfin, M^{lle} Dubouchet a été acquittée de la prévention dirigée contre elle et M^{me} Olga de Stchoukine, déboutée de son action et condamnée aux dépens.

Parmi les affaires criminelles dont le récit soit possible dans la chronique d'un journal comme le *Monde illustré*, je ne trouve guère cette semaine que celle d'un Arabe condamné à mort par la cour d'assises de Constantine. Bouzian-ben-Tahar-ben-si-Bouzian a assassiné sa femme Yamina, parce qu'il la trouvait trop âgée. Tel peut être, en Afrique, le mobile d'un crime! J'ai entendu dire quelquefois, et j'ai dû dire moi-même qu'il ne faut pas juger les mœurs, les coutumes et les actions des peuples étrangers au point de vue de nos idées et de nos traditions; mais, en vérité, voilà qui dépasse toute mesure. Yamina ne pouvait plus travailler, et Yamina occasionnait toujours la même dépense pour sa nourriture et son entretien; voilà ce qui a mis le couteau en main à cet Arabe calculateur. Quand il a entendu prononcer cette terrible condamnation, Bouzian a lancé d'énergiques malédictions contre les témoins et contre les formes de notre justice criminelle. Ce qui ne l'a pas empêché de signer immédiatement un pourvoi en cassation.

On avait fait quelque bruit à propos de plusieurs vols commis au préjudice d'inculpés détenus au dépôt de la Préfecture de police, et commis, disait-on, par un gardien. Une rectification, émanée de la Préfecture, nous avait appris déjà que le voleur était, non pas un gardien, mais bien un condamné détenu lui-même, à qui l'on avait bien voulu confier, comme cela arrive souvent dans les prisons, les fonctions d'employé auxiliaire pour le service des cellules et de l'infirmerie. Heslot est un homme de trente-cinq ans, qui trois fois déjà a été condamné pour vol, pour escroquerie et pour abus de confiance; mais

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Et Heslot était tout repentir, de la tête aux pieds; ses remords étaient touchants, ses résolutions pour l'avenir plus touchantes encore. Il fallait le voir, humble, sou-

mis, maudissant ses erreurs dont le poids semblait l'accabler, et parlant morale, en homme qui sait par expérience ce que c'est que la probité et la réputation perdues. Ce maître hypocrite sut soutenir assez longtemps son rôle pour convaincre tout le monde; mais quand il eut obtenu ce petit emploi, il ne tarda pas à revenir à ses anciennes habitudes; c'est ainsi qu'il parvint à soustraire une pièce de 5 francs à une pauvre malheureuse femme dont l'esprit était dérangé et qui était soumise à l'examen du médecin aliéniste. Pris, pour ainsi dire en flagrant délit, il fut bientôt convaincu d'avoir volé 200 francs à un autre détenu, puis une montre et une chaîne qu'il avait été chargé de remettre au bureau.

L'honnête homme avait une petite réserve qui s'élevait à plus de 400 francs, dont il lui est impossible d'expliquer la provenance.

Devant le tribunal, il a nié avec persistance, mais toujours avec componction. Aurait-il l'intention de continuer son rôle? Cela ne lui sera pas très-facile, car il est condamné à deux ans de prison, et deux années de repentir simulé, c'est bien long!

PETIT JEAN.

LA DENT DE SCIPION

CETTE dent me produisait un singulier effet, — quand je dis « cette dent. » j'use d'une métaphore; cette « dent absente » seule conviendrait.

Aimais-je Lydie cependant? Assurément oui. Si j'en avais jamais douté, j'en serais douloureusement certain, maintenant qu'elle est à jamais perdue pour moi.

Tout mon être pleure, tressaille, se déchire de douleur à cette pensée, image fidèle d'une épouvantable vérité que mon moi intime ne peut cependant admettre.

Elle était bonne, douce, belle, splendidement belle; enfin elle était Criswill et je suis Thornton. Depuis la conquête, Criswill et Thornton sont amis; leurs arbres généalogiques ont si souvent mêlé leurs branches, que j'avais le droit incontesté de dire à Lydie: « Cousine. »

Elle était née cinq ans après moi, dans le même village du Lancashire; cette différence d'âge avait inspiré à nos familles la pensée d'unir de nouveau Thornton et Criswill; sans avoir été jamais consultés nous fûmes donc virtuellement fiancés dès notre enfance.

Malgré cela, chose bizarre! Lydie m'aimait.

De l'aveu de tous, l'un de ses plus grands charmes était son sourire; on le trouvait franc, caressant, un peu mélancolique, mais plein de douceur. Pour moi, il me causait une impression pénible, si pénible que, lorsqu'elle se prolongeait, elle devenait un véritable supplice.

Au milieu de ses dents merveilleusement petites, blanches, bien rangées, Lydie avait un espace vide; en bas, une canine, toute mignonne, lui manquait à droite. Lorsqu'elle souriait, — je frissonne encore quand j'y songe! — mes yeux ne pouvaient se détacher de cette dent absente. Je la regardais avec fixité et au travers d'un prisme infernal; ce petit espace vide s'agrandissait peu à peu; les dents, les perles, ses voisines, se déchaussaient, sautaient hors de leurs alvéoles, et la fraîche petite bouche de Lydie offrait alors un spectacle horrible qui faisait battre mes tempes, tressauter mon cœur dans ma poitrine, perler la sueur sur mon front.

J'étais en proie à l'angoisse la plus douloureuse; le sang se coagulait dans mes veines; la respiration me manquait, je me sentais devenir livide, je me sentais étouffer; mes yeux arrondis par l'épouvante se trouvaient rivés sur cette bouche. Mes paupières, dilatées de terreur, retenues par je ne sais quelle force invincible, ne pouvaient se fermer pour m'en cacher la vue. J'étais fasciné, oui, fasciné comme la couleuvre, au regard d'acier, fasciné le passereau palpitant.

Cependant, mon cœur, après avoir battu, battu à se rompre, s'arrêtait tout à coup; des étincelles bril-

lantes dansaient devant mes yeux; un voile noir épais s'étendait autour de moi, et je m'affaissais, privé de sentiment.

Tout ce que je viens de vous dire, tout cela aurait la centième partie d'un éclair, l'espace d'un sourire, et il me semblait que je souffrais un siècle.

On devine ce qu'était pour moi une journée à Criswill-House, où ma présence aimée amenait sur les lèvres de Lydie un sourire de bonheur.

C'était atroce! si atroce, que j'aurais dû prendre la fuite, ne jamais reparaitre devant ma fiancée; mais comment? C'était impossible! J'aimais Lydie, elle m'aimait, je devais l'épouser; il fallait que je l'épousasse!

J'ai toujours été faible, délicat et nerveux; nerveux surtout. Ce que j'ai souffert par les nerfs, le docteur Tobson et moi pouvons seuls le savoir.

Depuis que je suis de ce monde, mon excessive sensibilité nerveuse, l'acuité malade de mes sens, la faiblesse organique de mon individu physique ont empêché mon individu moral de croître et de se fortifier. Malgré tous mes efforts, l'équilibre n'a jamais pu s'établir, et je suis toujours resté la victime de la délicatesse exagérée de mes impressions. Ma vie, jusqu'à ce jour, n'a été qu'un long martyre, et si ma pensée ne s'est jamais arrêtée à l'idée du suicide, c'est grâce à la foi ardente et sincère qui gonfle mon cœur.

Souvent, autour de moi, j'ai entendu murmurer bien bas les mots: *folie, anémie*. Mais pourquoi donc ne pas parler à voix haute? Pourquoi avoir honte? Je ne vois là, moi, qu'une gloire! Si Thornton est faible, si Thornton n'a plus assez de sang dans les veines, si Thornton, enfin, se meurt de consomption et de folie, c'est que Thornton a versé le plus pur et le plus généreux de son sang pour le salut et la gloire de la vieille Angleterre. Ne plaignez donc pas Thornton!

Lady Criswill raffolait de Scipion.

Scipion était un petit nègre affreusement laid, bancal, tortu, bossu, que Jack Criswill, midshipman de la marine royale, avait recueilli sur les côtes d'Afrique et offert à sa mère en manière de curiosité. Cet horrible bey, qui n'aurait pu partager avec son antique patron que le surnom d'Africain, gisait, toujours gorgé de gin ou de whiskey, dans le salon de la noble lady, où il jouissait des prérogatives accordées à un perroquet ou à un singe.

Quoiqu'il m'inspirât une répugnance invincible à cause de la perfection atteinte chez lui par la laideur humaine et de la collection complète de vices dont la nature l'avait généreusement pourvu, je m'abstenais de le maltraiter comme les autres hôtes de Criswill-House. Parfois même, me complaisant à ne voir en lui qu'un animal étrange et curieux, je lui donnais des croquignoles et des massapains au lieu de le recevoir à coups de cravache lorsqu'il s'approchait de moi.

Cet être bizarre, quoique totalement dépourvu d'intelligence, avait compris la pitié qu'il m'inspirait et me prouvait sa reconnaissance en venant m'embrasser la main quand j'arrivais.

Je viens de dire qu'il était d'une laideur idéale — j'ai eu tort. Scipion avait une beauté; il possédait des dents magnifiques, des dents que plus d'une lady eût enviées, des dents aussi belles que celles de Lydie, et lui, le monstre, le grotesque, l'être sans nom, plus heureux que l'aristocratique miss, il les avait toutes, vous m'entendez bien, *toutes*.

Cependant, le jour de la signature du contrat était arrivé.

Dans la grande salle d'honneur de Criswill-House, tous les amis et parents de Criswill et de Thornton, toute la gentry et le peerage du Lancashire se trouvaient réunis.

J'étais heureux, je respirais à pleins poumons, car Lydie ne souriait pas et je ne souffrais pas.

Lydie venait de parapher le grimoire de master Longfork, le vieux notaire de Criswill et de Thornton; je me tenais debout près d'elle, et j'allais saisir la plume que me présentaient ses doigts blancs et effilés, lorsqu'elle me dit:

— Quand on s'aime, on se comprend sans se parler, dit-on; ai-je bien compris, Ralph?

Et elle me regarda en souriant.

J'eus un étourdissement de joie.

Le vide, l'épouvantable vide de sa bouche n'existait plus. Une canine, petite, une merveille de blancheur, avait pris la place du trou hideux dont la vue me faisait tant souffrir.

Ne trouvant aucun terme assez fort pour traduire ma reconnaissance, j'enveloppai ma fiancée d'un long regard imprégné d'amour et je me penchai sur la table pour signer, à mon tour, quand je sentis sur ma main gauche quelque chose comme une langue de chien.

— Ralph! my dear Ralph! s'écria presque aussitôt lady Criswill en riant, ne voyez-vous pas votre ami Scipion qui veut vous adresser ses félicitations?

Je me retournai; c'était, en effet, l'affreux gnome qui me baisait la main. Il me regardait d'un air joyeux, et des larmes mouillaient son horrible face.

— Thornton heureux? me demanda-t-il de sa voix rauque et sifflante.

— Oui, répondis-je machinalement au lieu de le chasser comme j'en eus un instant l'idée qu'une inconcevable fatalité m'empêcha de suivre.

— Alors Scipion bien heureux aussi; Thornton est bon et Scipion aime bien Thornton!

Il quitta ma main, après l'avoir embrassée de nouveau, et se prit à rire et à sauter autour de moi comme un gorille.

Tout à coup mes cheveux se hérissèrent, mes jambes fléchirent et l'eau jaillit sur mon front. Scipion avait une dent de moins, et cette dent c'était une canine!

Mon cerveau se mit à bouillonner dans ma tête et — rapide comme la foudre — me montra la dent de Scipion dans la bouche de Lydie. Puis, le délire s'accroissant encore, je devins le jouet d'une horrible hallucination, et, bientôt, ce fut la tête de Scipion que je vis sur les épaules de Lydie et la tête pâle et blanche de Lydie sur le corps difforme de Scipion, dansant toujours sa gigue infernale.

Enfin je pus, après un pénible et douloureux effort, arriver à vaincre la paralysie qui me liait la langue :

— Non! jamais! jamais! m'écriai-je avec un sanglot d'horreur, en écrasant sur la table la plume que je tenais encore à la main.

Et je sortis d'un bond, renversant tout ce qui se trouvait devant moi.

On a dit, Criswill a dit que j'étais fou; non! je n'étais pas fou, mais je le deviendrai. Je deviendrai fou de douleur, car je tenais le bonheur et je l'ai laissé échapper. Je deviendrai fou parce que Lydie n'est plus.

Sur mon salut éternel! — et vous voyez bien que je ne suis pas fou, — que je parle raisonnablement, — sur mon salut éternel, je le jure, ce n'est pas ma fuite qui a tué Lydie, — c'est la dent de Scipion.

FIN

CHRONIQUE MUSICALE

Une répétition générale au Théâtre-Lyrique. — Notes sur les ballets de la cour de Louis XIII, à propos du divertissement de *Cinq-Mars*.

QUATRE et quatre font huit, même au théâtre, qui est le pays enchanté de la fiction, du paradoxe et du mensonge. Or, comptez que, dans les jours qui viennent (jours déjà passés quand vous lirez ce papier), un opéra en quatre actes sera donné au Théâtre-Lyrique, et que peut-être une autre grande partition, également en quatre actes, sera exécutée à l'Opéra.

Toute cette musique, jetée à pleins seaux dans l'oreille d'un chroniqueur de théâtre, pourrait bien en briser les parois. Ce n'en est pas moins l'expérience que nous allons tenter sur notre personne, au risque de contracter quelque infirmité; car nous serons à la représentation du *Bravo*, et deux jours après à celle du *Roi de Lahore*, à l'Opéra.

Ce que nous en disons n'est pas pour quêter un peu de pitié dans l'inépuisable cœur du lecteur,

mais pour étouffer en lui la jalousie que lui inspire peut-être ce qu'il croit être nos plaisirs.

Par exemple, il nous serait doux de penser que « l'abonné, » personnage sévère, mais juste, aura quelque indulgence pour la manière dont nos comptes rendus seront répartis. Il est bien certain que nous ne jetterons point huit actes, avec tout ce qu'ils peuvent susciter de commentaires, dans une seule chronique. Alors nos feuilletons sur le *Roi de Lahore* ou sur le *Bravo* seront peut-être plus espacés que ne semblaient l'indiquer les dates rapprochées des représentations.

Pourtant il nous serait assez facile de brocher deux colonnes de prose sur ce *Bravo*, le directeur du Théâtre-Lyrique ayant eu la gracieuseté de nous en faire entendre la répétition générale. Mais les répétitions n'appartiennent pas à la publicité. D'ailleurs, et bien que toutes choses s'y passent, en principe, comme si la foule payante était là, les comédiens n'y ont jamais tous leurs moyens, la musique qu'ils chantent n'a pas encore la tournure et l'accent qu'elle doit avoir, et ce serait beaucoup risquer que de vouloir juger une œuvre inédite dans de telles conditions.

En attendant de plus amples informations, il nous suffira donc de révéler au public impatient que le *Bravo* est un drame aux plus sombres couleurs; que la scène se passe à Venise au quinzième siècle, l'époque la plus brillante du costume italien; que les dilettantes seront satisfaits de l'interprétation, quand Lhérie et M^{lle} Heilbron ont triomphé de leurs rhumes; que la partition de M. Salvayre dénote une main experte, et, ce qui est mieux, un chaud tempérament d'artiste, etc.

Mais nous ne dirons pas un mot de plus sur cette répétition qui nous a tenu attentif de huit heures et demie du soir à deux heures dix du matin.

Et puis nous allons être talonnés par l'*Aumônier du régiment*, la *Courte échelle*, la *Clé d'or*, *Après Fontenoy*... huit actes nouveaux qui seront donnés au public avant la fin du printemps. Et c'est le fertile Théâtre-Lyrique qui nous promet ce surcroît de musique, le Théâtre-Lyrique, où les doubles croches poussent sans plus de façon que l'herbe en Normandie.

Attendons, et faisons provision de tout ce qu'il faut pour écrire.

— Le ballet de *Cinq-Mars*, dont nous n'avons touché que deux mots la semaine dernière, méritait de plus amples descriptions. C'est une fête de bergers très-galamment réglée, et où, selon la mode ancienne, les madrigaux chantés alternent avec les entrechats.

Seulement si je voulais, tout en l'applaudissant, chercher une petite chicane historique à ce divertissement, je lui reprocherais d'être postérieur d'au moins dix ans à la date du drame. Ce n'est que sous la minorité de Louis XIV, et quand Mazarin eut introduit à la cour le goût italien, que les inventeurs de plaisirs mirent au jour ces pastorales en style mijauré.

Les historiens ont peut-être peint Louis XIII sous des couleurs trop sombres, parce qu'ils s'étonnaient de trouver tant de mélancolie chez ce fils d'un père si jovial. La famille de Bourbon, récemment naturalisée parisienne, avait dû garder quelque chose de l'humeur gasconne. Louis XIII, si atrabilaire qu'il fût, ne laissait point que d'aimer la danse et de s'y livrer devant toute sa cour assemblée, au Louvre, à l'Arsenal ou à Saint Germain.

On a de lui ce billet écrit au cardinal de Richelieu, en 1636, et qui n'est point d'un homme travaillé par la bile :

« Le chevalier de Saint-Simon proposa hier de faire une bouffonnerie pour ce soir et ne savait quel sujet prendre. Je lui donnai celui du ballet des sottises, dont il ferait la première entrée. J'espère qu'il exécutera fort bien ce dessein, et qu'il nous fera rire ce soir une demi-heure de temps. »

Du reste, nous avons sous les yeux le catalogue des ballets de cette cour qu'on nous représente sous des aspects si moroses; ce ne sont que mascarades, allégories burlesques et cortèges de mardi-gras.

En voulez-vous des exemples?

Voici le « Ballet de la merlaison ou de la Chasse du merle, » donné par Sa Majesté au château de Chantilly... et qui fut inventé et composé par le roi; les

pas, les airs, la façon des habits, tout fut de son invention. »

Ou bien encore, le « Ballet du bureau de rencontre, » dansé au Louvre en 1631, et qui était la parodie d'une des créations récentes de Théophraste Renaudot. Les entrées ou scènes diverses de ce ballet, portent des rubriques telles que : « Les Femmes qui cherchent un valet à tout faire; — les Renouveleurs de vieilles modes; — les Arracheurs de dents; — le Porteur de gazette; — le Paysan qui amène sa femme pour être nourrice; etc... »

Puis, et nous continuons à citer au hasard :

« Les Chercheurs de midi à quatorze heures, savoir : le Joueur de gobelets, le Ramoneur, le Charlatan, le Vendeur de lunettes, etc... »

« Ballet du Turc augustin;

« Ballet d'une femme amoureuse de trois amants vivants;

« Ballet des noces de la douairière de Belle-Bahault et de son faufan de Sotte-Ville;

« Ballet des doubles femmes. Les violons firent la première entrée de ce ballet, nous dit Marolles dans ses mémoires. Ils étaient habillés de sorte qu'ils paraissaient toucher leurs instruments par derrière; mais, c'est qu'en effet, ils avançaient à reculons et avaient des masques au derrière de la tête représentant des vieilles de belle humeur... »

« Ballet de madame Dimanche grasse, » dont le principal attrait était un défilé dans lequel figurait « le chariot de musique douce, conduit par le porc sellé et la truie qui file. »

On voit dans quel esprit étaient conçues ces fêtes chorégraphiques. Il eût peut-être été agréable d'en retrouver un reflet dans le ballet de *Cinq-Mars* à l'Opéra-Comique; mais M^{lle} Marquet, chargée d'en régler les pas et la mise en scène, a préféré le gracieux au burlesque, ce qui prouve qu'on n'échappe pas à sa nature.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées dans la huitaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, 150, boulevard Magenta.

PROBLÈMES

71 — ÉNIGME, par Jean de la Réoule

Si je n'ai pas le bonheur de vous plaire,
Vraiment, lecteurs, je n'en suis pas surpris,
Car vous aurez et beau dire et beau faire,
Je ne serai jamais de votre avis.
Même en me renversant, je vous en avertis,
Vous ne me ferez pas changer de caractère.

72 — DIFFICULTÉ JURIDIQUE, par deux exilés, à E.

Deux pauvres aveugles avaient un frère. — Ce frère mourut. — Or, le défunt n'avait pas de frères. — Quel degré de parenté existait-il donc entre le défunt et les aveugles?

73 — DAMES, par A. Ch., à Paris

NOIRS

	1		2		3		4		5
6		7		8		9		10	
	11		12		13		14		15
16		17		18		19		20	
	21		22		23		24		25
26		27		28		29		30	
	31		32		33		34		35
36		37		38		39		40	
	41		42		43		44		45
46		47		48		49		50	

BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en six coups.



ITALIE. — Naples. — Inauguration, par S. M. Victor Emmanuel, de l'Exposition des Beaux-Arts anciens et modernes.
(Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Guisti, notre correspondant.)



Course de Troïkas. — (Dessin de G. Broling.)



Aspect général de l'Hippodrome, vue prise du quai de la Cour. — (Dessin de M. G. Broling.)

RUSSIE (SAINT-PÉTERSBOURG). — Les Courses sur la Néva.

NOTA. — Une bonne nouvelle pour MM. les amateurs de Dames: M. l'abbé Durand, de Lisieux, excellent théoricien pour les Echecs et pour les Dames, vient de faire paraître, chez M. Preti, 72, rue Saint-Sauveur, un *Traité théorique et pratique sur le jeu de Dames à la polonaise*, avec des aperçus tout à fait nouveaux.

74 — MOTS EN CARRÉ (INTERVERTIS)
par un abonné de Belgique.

J'indique d'une femme aux traits bouleversés
L'état de ses cheveux sur son dos dispersés.

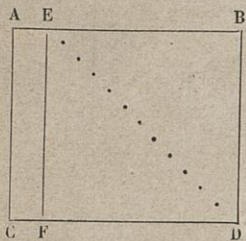
Si tu n'as pas cherché ces mots carrés en vain,
Tu seras mon dernier, cher lecteur, c'est certain.

Femme de Jupiter, chez les peuples antiques
Mon culte était fameux par ses fêtes publiques.

Du roux mêlé de blanc et puis aussi de gris,
Le cheval quelquefois offre mon coloris.

Difforme et contrefait, esclave en ma jeunesse,
Je sus, par mon esprit, obtenir la richesse.

75 — DOMINOS, par Bibi et Mimi, à M.

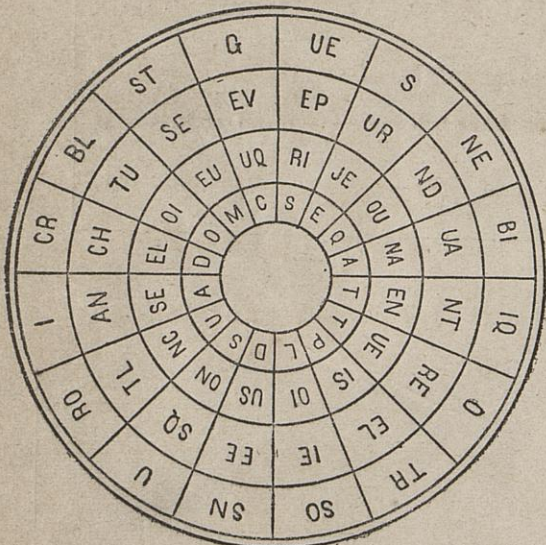


Disposer les vingt-huit dominos de manière à construire un rectangle A B C D, sur la gauche duquel il y aura une bande A E C F large du septième de la longueur du dit rectangle (bande qui ne comptera pas); il restera donc le carré E B F D, dont toutes les lignes horizontales et verticales devront donner par l'addition des points la somme de 21, et, de plus, la diagonale E D ne devra contenir que des quatre.

76 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER
(GRACIEUSE NOUVEAUTÉ)

composée par M. Pol-Ygraphe,
membre du Cercle Musical, à Aubenas
Une Rosace

SUR UN ÉCHIQUIER CIRCULAIRE DE 64 CASES



ÉNIGME

En 4 chaînes de 16 pas de Cavalier, rentrantes et indépendantes l'une de l'autre.

77 — CRYPTOGRAPHIES ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

composées par Jul-Lub-Per, à Vauvert (Gard)

Trouver deux noms de poètes

Et deux noms de peintres (célébrités françaises)

Dans les 37 lettres qui suivent :

Dans T E N A R A L I G I M E R N S (deux morts);

Dans R O T O R O T I C E G E N H R E V A V U C H
(un vivant et un mort).

78 — MOTS EN TRIANGLE, par M. Talk, à ...

Au cerceau je ressemble et dans tout on me voit.

De la gamme je suis un indispensable hôte.

Dans une île, je suis une fertile côte

Qui produit un nectar qu'avec délice on boit.

Léonard de Vinci m'a popularisé.

Je suis, en Italie, arsenal embrasé.

Dans les airs embaumés, joyeux, léger, rapide,

Je suis le chantre ailé du ciel pur et limpide.

79 — ÉTUDES SUR LE CAVALIER DES ÉCHECS

Mal copié au n° 1042, nous offrons de nouveau ce

joli problème à nos intelligents lecteurs. Nous leur demanderons :

1° La quantité maxima de Cavaliers neutres (ni Noirs ni Blancs) que l'on peut placer sur l'Échiquier normal de 64 cases (moitié sur cases blanches, moitié sur cases noires) sans qu'ils soient en prise l'un par l'autre et qu'en outre toutes les cases soient occupées, soit par l'extrémité des lignes-rayons où ils peuvent atteindre?

2° Toutes les figures, régulières ou irrégulières, formées par les lignes-rayons, que peut fournir cette quantité maxima (les figures génératrices seulement, sans leurs renversements).

80 — FANTAISIE SUR LE CAVALIER
par les Labadens (Jeune-France), à Dunkerque

S	E	M	V	A	U	O	C
A	A	N	S	U	E	S	M
J	O	T	E	R	U	T	T
E	R	S	H	T	U	E	E
M	A	U	N	I	U	M	E
P	T	C	M	U	N	T	C
I	E	B	I	O	E	T	R
E	O	R	L	E	H	R	T

Ce cadre contient :

4 mots en carré en 4 chaînes rentrantes de 4 pas de Cavalier;

Une énigme (2 vers) en 4 chaînes rentrantes de 6 pas de Cavalier;

Un logogriphe (2 vers) en 2 chaînes rentrantes de 12 pas de Cavalier;

Soit, ensemble, 10 chaînes rentrantes et indépendantes l'une de l'autre.

Avis divers

Les solutions du problème du Labyrinthe du n° 1044 et celles des dix problèmes du n° 1045 seront reçues, boulevard Magenta, 150, jusqu'au jeudi 31 mai; passé ce délai, elles ne pourront être publiées.

Le n° 1046 contiendra un problème sur le Labyrinthe, les solutions et mentions des solutions justes du n° 1042;

Le n° 1047, dix problèmes divers;

Le n° 1048, un problème sur le Labyrinthe et les solutions du n° 1045;

Et ainsi de suite d'une façon régulière.

P.-L.-B. SABEL.

Le banquet annuel offert à M. Léon COGNIET par ses élèves aura lieu, le 29 avril courant, chez Lemardelay, rue Richelieu, 100. (MM. Barrias, Bonnat, Jean Paul Laurens, Maillart et Tony-Robert Fleury, commissaires.) On souscrit dès à présent chez M. Julian, 27, galerie Montmartre, passage des Panoramas, de 8 à 11 h. du matin.

La *Parfumerie des Fées* ne porte pas un titre trop ambitieux; tel est l'avis unanime des personnes qui jugent par elles-mêmes de ses effets presque miraculeux. L'expérience prouve que la *crème*, la *poudre* et l'*eau des Fées* possèdent réellement le don merveilleux de prolonger la jeunesse, de conserver la beauté.

La *crème des Fées* polit, satine, assouplit la peau; elle en raffermi les tissus et referme le sillon de la ride creusé par les années. C'est une véritable régénération de l'épiderme, qui perd ses tons bistrés, ses rugosités, son aspect parcheminé. La *poudre*, à même base, recouvre instantanément le visage d'une blancheur neigeuse et transparente. L'*eau des Fées*, dont il faut bien se défier des nombreuses contrefaçons, rend aux cheveux gris ou blancs leur couleur primitive.

La *crème*, la *poudre* et l'*eau des Fées* forment en cosmétique un trio régénérateur de la jeunesse et de la beauté, dont les effets sont aussi hygiéniques qu'infaillibles (43, rue Richer).

Voici le printemps et bientôt l'été avec ses chaleurs torrides.

Malheur aux imprudents qui n'auront pas su prendre leurs précautions contre la chaleur. Parmi les étoffes de soie les plus légères, il faut citer en première ligne les tissus de l'Inde, de la Chine, du Japon, du Cambodge, en un mot, tous les tissus d'Orient, si agréables à porter,

à cause de leur souplesse, de leur légèreté, qui les rendent de tous les tissus d'été les plus agréables, comme ils en sont les plus élégants.

Le *Monde illustré* a déjà donné une nomenclature de tous les arrivages de ces beaux tissus de la maison de M. Lehoussel, l'*Union des Indes*, 1, rue Auber. Nos lectrices, en grande partie, ont déjà fait leur commande à cette honorable maison, qui, à elle seule, possède un choix de nouveautés pouvant rivaliser avec dix magasins.

Tous les jours, une quantité considérable de collections d'échantillons sont expédiées en province et à l'étranger à toutes les dames qui en font la demande.

Une grande satisfaction pour la chroniqueuse de mode, c'est de voir se réaliser ses prévisions sur ce sujet éminemment fantaisiste.

J'ai toujours prédit une vogue sans pareille au véritable cachemire de l'Inde, la plus merveilleuse des étoffes de laine et la seule qui soit vraiment pure laine. Le véritable cachemire de l'Inde devient, en teintes claires, le genre de toilettes le mieux porté pour théâtres, dîners, petites soirées. C'est que ce tissu incomparable a toutes les qualités. Il est souple, moelleux; il a des reflets doux et veloutés; il se prête à toutes les combinaisons, prend toutes les formes, se drape et tombe droit en plis gracieux. Il est inusable, inaltérable, et se teint admirablement.

Qu'ajouterai-je encore? Il existe en trois qualités, différant entre elles par l'épaisseur. Seulement... — il y a un seulement — le vrai cachemire de l'Inde est unique, et il est bon que je prémunisse mes lectrices contre les contrefaçons nombreuses. M. Lehoussel possède le seul dépôt en Europe du véritable cachemire de l'Inde; sa marque de fabrique est toujours la lisière chinée à jour. Il faut donc exiger cette marque, si on ne s'adresse directement à la maison l'*Union des Indes*. — ELISE DE MARCOLS.

M^{lle} Printemps valse, *Truite aux Perles!* polka de J. Klein, font fureur

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABBONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour 1877

VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MEMENTO

Les railways chinois. — Le premier chemin de fer dans le Céleste-Empire conduit de Shanghai à Woosung ; il vient d'être livré à la circulation sur la moitié de son parcours, qui est de 16 kilomètres ; ces 8 kilomètres sont franchis en vingt-cinq minutes au moyen de locomotives sorties des ateliers de Manchester.

Ce n'est pas sans peine que les ingénieurs anglais sont parvenus à introduire ce nouveau mode de communication dans l'Asie centrale. Une vive opposition avait été faite aux entrepreneurs insulaires, dont le génie industriel n'a pas cru nécessaire de respecter d'une façon absolue les sentiments religieux des disciples de Confucius. Ceux-ci enterrent leurs morts, non pas dans des cimetières officiels clos, mais dans leurs propriétés, ou, comme les anciens Romains, le long des routes, où les terrassements de chemins de fer arracheraient les chers défunts de leur champ de repos. Les chefs des travaux ont alors dû prendre les mesures nécessaires pour transférer en lieu sûr les dépouilles mortelles qu'ils ont rencontrées dans les déblais.

Au surplus, en très-haut lieu, à Pékin, on a trouvé que le peuple chinois est un peuple très-heureux, et que les chemins de fer n'ajouteraient rien à son bonheur.

Si l'on peut se contenter de dire que, dans ce bas monde, on ne devrait jamais prendre des express, attendu qu'en marchant sur les chaussées macadamisées, on arrive toujours assez tôt



RUSSIE. — Les courses sur la Néva. — Départ d'un trotteur Orloff.
(Dessin de M. Broling)

aux portes de l'éternité, d'un autre côté, on a appris par les statisticiens que partout où l'on a construit un chemin de fer, un deuxième a immédiatement suivi le premier.

En vertu de cette axiome, les ingénieurs russes font aujourd'hui le nivellement d'une ligne ferrée de Nidjay Nowogorod vers l'extrême Orient.

La hausse du prix de l'huile minérale. — Le prix du pétrole est presque doublé sur les grands marchés depuis un mois. Cette hausse a été produite par la coalition des principaux propriétaires des puits de ce combustible dans les États-Unis.

Pour que cette hausse factice ne puisse être que passagère, le moment semble venu, néanmoins, pour les marchands européens, de porter une attention plus sérieuse aux gisements nationaux de ce produit antédiluvien. En premier lieu, se présentent les districts déjà partiellement exploités dans la Gallicie autrichienne par une société de capitalistes français.

Si un résultat favorable n'a pas été atteint jusqu'à ce jour, cela provient de ce que — au dire des ingénieurs américains présents sur les lieux — les puits galliciens n'ont été foncés qu'à 180 mètres de profondeur, tandis que dans les États olifères de l'Union ce fonçage atteint 250 mètres ; à cette profondeur seulement l'huile commence à couler avec une abondance rémunératrice.

Il en est de même des sources de la Roumanie et de la Russie méridionale.

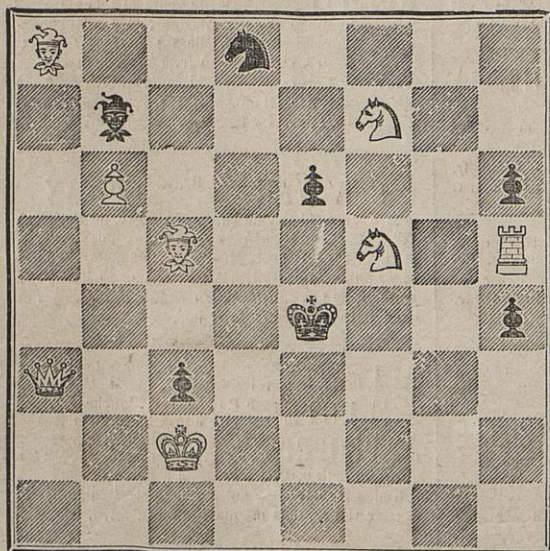
ÉMILE WITH.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jaudis, à trois heures.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 652

COMPOSÉ PAR M. C. CALLANDER



Les Blancs font mat en trois coups.

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

et ceux des galeries

DE SAN-DONATO ET DE SAN-MARTINO

Vente hôtel Drouot, salles 8 et 9,

Les lundi 30 avril,

mardi 1^{er} et mercredi 2 mai 1877.

M^e CHARLES PILLET, M. FRANCIS PETIT,
COMMISSAIRE-PRISEUR, EXPERT,
10, rue Grange-Batelière. 7, rue Saint-Georges.

EXPOSITIONS

Particulière, le samedi 28 avril 1877. Publique, le dimanche 29 avril 1877.

GALERIE OPPENHEIM

TABLEAUX IMPORTANTS

DE

L'ÉCOLE MODERNE

TABLEAUX ANCIENS

MARBRES

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

COMPOSANT

la Galerie de feu M. OPPENHEIM

dont la vente aura lieu

12, RUE PIGALLE, 12

du lundi 23 au samedi 28 avril 1877, à 2 heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS

M^e CHARLES PILLET, M^e APPERT,
10, rue Grange-Batelière. 15, boulevard Poissonnière.

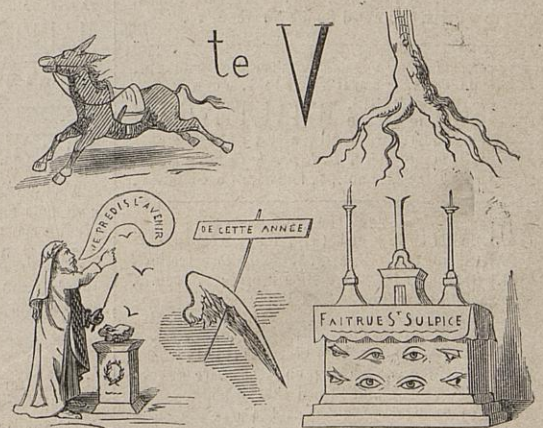
EXPERTS

M. Francis Petit, 7, rue Saint-Georges;
M. Féral, 54, rue du Faubourg-Montmartre;
M. Ch. Mannheim, 7, rue Saint-Georges,
Chez lesquels se trouve le Catalogue.

Nous recommandons particulièrement les Déjeuners du Grand-Hôtel : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Dinners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Arrivera-t-on à s'accorder sur la date de la fête populaire demandée ?

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.